Duchesne La Salcette et Savoye-Rollin

ADRESSES

AU ROI,

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

ET AUX CITOYENS DE LA VILLE DE PARIS ;

Par les Citoyens de la ville de Grenoble.

25 Juillet 1789.



ADRESSE AU ROI;

Par les Citoyens de la ville de Grenoble.

SIRE;

DES jours ſereins & tranquilles ont enfin ſuccédé aux jours de triſteſſe & d'horreur qui avoient répandu la déſolation dans la Capitale & l'effroi dans les Provinces.

C'eſt à votre cœur, SIRE, à ce cœur toujours bon, toujours ſenſible & juſte, lorſqu'il eſt livré à lui-même, que vos fideles Sujets ſont redeva-

bles de la révolution qui vient de combler leurs vœux.

Du moment où des trames abominables ont été dévoilées, vous avez frémi à l'aspect des maux qui alloient déchirer la France ; & les hommes audacieux qui abusoient de votre auguste nom, les hommes pervers qui vouloient immoler à leurs passions ou à leur vengeance un Peuple généreux, ont aussi-tôt ressenti le poids de votre disgrace.

Plein d'une salutaire confiance en ce même Peuple, qui avoit été calomnié jusques dans vos Conseils, vous êtes venu vous jeter, sans pompe comme sans crainte, dans les bras de ses Représentants : vous vous y êtes convaincu, SIRE, de cette utile vérité, » que le Roi des François » n'est jamais plus grand qu'au milieu d'eux ; plus » fort & plus respecté, que lorsqu'il s'abandonne à » leur amour ».

Les cris d'alégresse qui ont retenti dans l'Assemblée nationale, les transports que votre présence a excités dans la Capitale, vous ont appris, SIRE, que votre félicité est indivisiblement liée à celle de la Nation, & qu'un mot de votre bouche, lorsqu'il part de votre propre cœur, suffit pour dissiper les plus vives alarmes.

Achevez, SIRE, achevez, nous vous en conjurons, d'écarter les nuages qui ont obſcurci un inſtant votre gloire. Déployez l'appareil redoutable de votre juſtice contre ces vils Courtiſans, ces Conſeillers perfides qui vous ont ſi indignement trompé; contre ces lâches aſſaſſins qui, dans l'excès de leur fureur, agitoient ſur la France le flambeau d'une Guerre civile, & qui ſembloient être impatients de s'abreuver du ſang de vos Sujets.

Ils ſont bien coupables, SIRE, & bien dignes de la ſévérité des Loix. Non contents d'attaquer, par d'infames délations, vos plus fideles Serviteurs, ils ont voulu détruire, en un jour, toutes les eſpérances de la Nation & tout ce que vous aviez fait pour ſon bonheur: ils ont tenté de vous ravir l'amour des François; & peut-être, oſons le dire en frémiſſant, vouloient-ils creuſer un abyme ſous le Trône pour s'élever ſur ſes ruines.

SIRE, ces cruels ennemis de la Nation ſont auſſi les vôtres, puiſque vous n'êtes *qu'UN avec elle*: leurs attentats ne doivent pas reſter impunis: un grand exemple eſt devenu néceſſaire pour contenir ceux qui auroient l'audace de les imiter; & il ne manque à vos vertus que ce dernier triomphe.

Daignez, SIRE, écouter avec cette bonté paternelle qui vous caractériſe, les repréſentations des Citoyens de Grenoble.

Daignez auſſi recevoir leurs juſtes actions de graces ſur le renvoi des Troupes qui environnoient Paris & Verſailles, & ſur le rappel des vertueux Miniſtres qui avoient été les premieres victimes de l'intrigue.

Leur plus ardent deſir eſt de vous voir régner ſur des Hommes libres : ils ont juré de vous être fideles : ils le feront, SIRE, à votre Perſonne ſacrée, & à la conſtitution qui va ſe former ſous vos auſpices.

Toujours vous les trouverez diſpoſés à ſoutenir l'éclat de votre Couronne, à obéir aux Loix, à faire tous les ſacrifices que l'honneur de l'Etat peut exiger, & à donner à un Monarque qu'ils révèrent, des preuves de leur reſpectueuſe ſoumiſſion.

Nous ſommes, avec un très-profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majeſté,

Les très-humbles, très-obéiſſants & très-fideles Sujets & Serviteurs,

LES CITOYENS DE GRENOBLE.

(*Signés, &c.*)

ADRESSE
A
L'ASSEMBLÉE NATIONALE;

Par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

NOSSEIGNEURS,

C'ÉTOIT une vertu bien rare & presque ignorée de notre siecle, que cette fierté sublime, ce dévouement généreux qui intéresse également au salut de l'Etat tous les Sujets d'un Empire. Depuis long-temps l'amour de la Patrie paroissoit éteint parmi les peuples modernes, & portant de nous-mêmes un jugement qui sembloit nous condamner à la servitude, nous regardions comme une plante étrangere, ce sentiment si naturel, qui prescrit aux hommes de ne placer au dessus d'eux que la raison & les loix.

En vain quelques hommes pleins de chaleur & de génie, conservoient encore un caractere digne des mœurs antiques; en vain ils s'élevoient pour rappeller à leurs semblables, les droits indélébiles que

nous tenons de la nature ; toutes les ames s'en étonnoient ; mais frappés d'une admiration ſtérile, nous n'arrivions jamais à une imitation courageuſe.

Il n'appartenoit qu'à vous d'offrir à l'Europe attentive le ſpectacle d'un Peuple immenſe, conduit à la liberté par les ſeules vertus de ceux qu'il avoit conſtitué pour le défendre. Il ſera mémorable à jamais, que de toutes les parties de ce vaſte Royaume, l'on ait vu s'avancer des Citoyens que les ſéductions & les dangers n'ont pu détourner du grand œuvre que la Patrie leur avoit commandé.

Vous avez jeté des ſemences de patriotiſme & de courage dans tous les cœurs François. D'un monde à l'autre ils en recueilleront les fruits, & nous ne verrons plus renaître ces temps où chaque individu, inſenſible à la forme de ſon gouvernement, où déſeſpérant d'une régénération heureuſe, s'iſoloit de la proſpérité de l'Etat. Tout homme déſormais regardera la fortune publique comme ſa fortune particuliere ; nous naîtrons enfants de la patrie, & nous aurons pour elle, à votre exemple, cet amour ardent, inſatiable, dont les Héros ſe paſſionnent pour la gloire.

Placés trop loin de vous pour meſurer & prévoir tous les obſtacles que les ennemis de la Nation & du Trône

oppofoient à vos travaux, nous nous étions impofés la loi de nous rallier avec conftance à vos décrets; unis indiffolublement à vous par la fraternité, par la reconnoiffance & l'eftime, nous invitions toutes les Provinces du Royaume à une confédération glorieufe, capable de garantir le Monarque & l'Etat des atteintes que l'on vouloit porter à la liberté publique. A mefure que de noirs complots & des trames odieufes fe développoient pour en confommer la ruine, nous avons également appris que, fupérieurs à tous les événements, immobiles dans les plus grands périls, vous les aviez tous apperçus pour les maîtrifer & les vaincre.

L'hiftoire du monde n'offre, dans aucun âge, un exemple où la réunion des plus hautes vertus ait auffi promptement diffipé les projets factieux d'un parti dévoué aux fureurs du defpotifme. La Capitale & les Provinces placent de plus en plus leur efpérance en vous : le Roi lui-même, ce Prince, idole des François, parce qu'il aime fon Peuple, a déclaré qu'il fe confioit à la Nation, qu'il vouloit n'être qu'un avec elle : ah! n'en doutons point, il reverra la France heureufe, puifque c'eft au milieu de vous qu'il s'eft pénétré de cette vérité fublime, que des Sujets fideles font le bonheur & la gloire des Rois. Cependant le trône du Monarque feroit mal affermi; Vous

donneriez à votre Patrie une Conſtitution imparfaite, ſi la Nation que vous repréſentez, n'étoit pas vengée des attentats que des Miniſtres corrompus ont commis envers Elle. Calomnier les François auprès du Prince qui s'en montroit chaque jour le protecteur & le pere; avilir auprès de lui des enfants qu'il aimoit; bannir de ſes Conſeils ſes vrais amis; tromper, par les plus vils moyens, ſa conſcience & ſa juſtice; voilà des crimes dévoués par l'opinion, à l'horreur de tous les ſiecles; & ſans doute vous ne vous ſéparerez point ſans pourſuivre avec éclat les traitres qui oſoient nous accabler de tant de malheurs & d'outrages.

Suivez vos deſſeins généreux; l'Aſſemblée nationale eſt devenue la colonne de l'Etat; déjà nous nous ſommes unis étroitement à elle, & vos freres Dauphinois ſacrifieront leurs biens & leur vie au rétabliſſement & au maintien de la Conſtitution du Royaume.

Nous ſommes, avec reſpect,

NOSSEIGNEURS,

Vos très-humbles & très-obéiſſants ſerviteurs.

LES CITOYENS DE GRENOBLE.

(*Signés*, *&c.*)

Adresse aux Citoyens de la Ville de Paris, par les Citoyens de la Ville de Grenoble.

Amis et Compatriotes,

Les Citoyens de la ville de Grenoble ſont encore frappés d'horreur au ſouvenir des infames complots qu'on avoit tramés contre vous ; les images ſanglantes qui environnent vos triomphes, ont imprimé dans leur ame le ſentiment d'une triſteſſe profonde. Que de crimes l'envie du pouvoir abſolu médite & commande ! Que d'outrages ont fait à l'humanité quelques Tyrans ambitieux, qui vouloient compoſer leur fortune de la ruine d'une grande Nation !

Pardonnez, ſi la premiere expreſſion qui nous échappe, appartient toute entiere à la douleur. Ah ! croyez que nous ne ſentons pas avec moins d'énergie le prix de votre invincible courage ; croyez que nous ſavons apprécier les actions immortelles où vous ont élevé l'amour de vos impreſcriptibles droits, & la haine vigoureuſe de la ſervitude. Hommes généreux, hommes ſublimes, recevez le

tribut de l'admiration inépuiſable de vos freres ; toutes nos voix s'uniſſent & éclatent de concert ; elles forment de vos noms, de vos vertus, de vos prodiges, le Cantique de la liberté ; elles couvriront de louanges éternelles les premiers ſauveurs de la Patrie.

Que ceux-là, ſur-tout, qui ſont morts, les armes à la main, pour la cauſe publique, ſoient comblés de nos hommages ! Que du céleſte ſéjour, où leurs grandes ames ſont ſans doute déjà récompenſées par un Dieu juſte & tout-puiſſant, ils daignent écouter nos vœux & nos regrets ! Manes illuſtres, ombres ſacrées de nos Guerriers & de nos Concitoyens, non, vous ne mourrez jamais dans la mémoire des Hommes ; vos hauts faits gravés par l'ineffaçable burin de la reconnoiſſance, iront d'âge en âge s'enfoncer & vivre dans la poſtérité !

Que dans le lieu même où vos intrépides efforts ont ouvert le chemin de la victoire, une colonne ſimple & majeſtueuſe puiſſe s'élever à côté de celle qu'on deſtine au meilleur des Princes, & ſoit chargée de vos noms glorieux ! Que de nouvelles apothéoſes pour les bons, que de nouveaux ſupplices pour les méchants, annoncent & marquent l'aurore de la liberté ! Accordons des Statues aux Héros ; inſcrivons les traîtres ſur des pierres diffamatoires ;

éterniſons le ſouvenir des vertus & des crimes, & vous verrez bientôt, du ſein de nos monuments, ſortir une morale publique, inaltérable & toujours agiſſante : elle ſaiſira les cœurs & les yeux ; elle fouillera dans toutes les profondeurs de l'homme ; il n'aura pas un regard qui ne lui rappelle ce qu'il doit fuir & ce qu'il doit imiter.

Et vous, familles plaintives, dont les chefs reſpectables ou les tendres rejetons, ont été moiſſonnés par le fer, dans une journée déſaſtreuſe, nous ne chercherons point à tromper vos ameres douleurs : votre deuil eſt le nôtre ; vos larmes ſont nos larmes ; vous gémiſſez, & toute la France gémit. Songez, cependant, que les hommes que vous pleurez ſont les nobles victimes de la plus belle cauſe qu'un Peuple puiſſe ſoutenir ; ſongez que s'ils ont péri en défendant les droits de tous, ils étoient pleins de la réſolution généreuſe de mourir libres, plutôt que de vivre eſclaves ; & ce redoutable ferment qu'ils ont effectué, il n'eſt plus aucun François qui ne le prononce.

Tels ſont du moins, Amis & Compatriotes, les ſentiments qui nous ont animés, du moment qu'une conjuration impie a menacé la liberté Nationale ; & nous nous faiſons un devoir de le publier, combien notre courage ne s'eſt-il pas fortifié par votre exemple ! Livrés ſubitement, par

une violation de la foi publique, aux invafions d'une armée, aux horreurs de la famine & à des factions internes, il ne vous a fallu que recourir à vous-mêmes, pour terraffer l'hidre de tant de maux réunis. Mais il eft peut-être une vertu plus difficile que celle d'une fermeté indomptable dans les périls, c'eft de montrer la modération du cœur dans la dangereufe ivreffe de la victoire ; ce triomphe vous étoit encore réfervé : à peine le confeil perfide qui affiégeoit le Trône, a-t-il difparu ; à peine le Roi qu'on avoit trompé, eft-il venu fe jeter dans les bras de fa Nation, que vous avez déjà fufpendu les effets d'un reffentiment qui pouvoit être implacable : dociles aux impreffions de nos auguftes Repréfentants, vous avez remis à la fage & lente inftruction des procédures légales, le foin d'une légitime vengeance : il eft important qu'elle foit exercée ; la confpiration épouvantable de ne laiffer, à vingt-quatre millions d'hommes que le choix de la fervitude ou de la mort, eft un crime envers le genre humain. Quel forfait pourfuivra-t-on, fi ce forfait refte impuni ?

On ne trouvera fûrement point, ni dans les lois de la nature, ni dans les principes de la raifon, que la partie du Peuple la plus nombreufe foit affujetie à celle qui l'eft le moins ; & quand celle-ci veut prendre une telle autorité, elle doit, fans

doute, produire la preuve indubitable d'un droit si extraordinaire : les usurpations démontrées de l'anarchie féodale, composent son titre unique : depuis cinq ou six siecles le Despotisme des Rois avoit dispersé au loin les membres de ce colosse de la féodalité ; les lumieres & les mœurs avoient à leur tour affoibli le Despotisme ; le germe de la liberté mûrissoit dans la main du temps ; il alloit éclorre ; le monstre féodal rassemble tout à coup ses forces éparses, & paroît ressusciter un instant pour écraser de son joug le premier Peuple de l'univers.

Mais le Roi ne peut vouloir s'enlacer dans des chaînes que ses ancêtres ont brisées ; la Noblesse ne peut vouloir protéger les brigandages des Courtisans ; les Communes ont tout obtenu en recouvrant la liberté : qu'on punisse donc le petit nombre de ceux qui ont médité des crimes terribles, pour empêcher à la Nation Françoise de parvenir à ce qu'elle doit être libre, florissante & heureuse.

Nous sommes, avec un attachement inviolable & toujours prêts à vous servir,

AMIS & COMPATRIOTES,

Vos très-humbles & très-obéissants Serviteurs,

LES CITOYENS DE LA VILLE DE GRENOBLE.

179